

La presse comme appareil d'hégémonie selon Gramsci

André Tosel

Citer ce document / Cite this document :

Tosel André. La presse comme appareil d'hégémonie selon Gramsci. In: Quaderni, n°57, Printemps 2005. Gramsci, les médias et la culture. pp. 55-71.

doi : 10.3406/quad.2005.1661

http://www.persee.fr/doc/quad_0987-1381_2005_num_57_1_1661

Document généré le 29/09/2015

la presse comme appareil d'hégémonie selon Gramsci

André
Tosel

Université de Nice

On doit à deux penseurs marxistes des années 1930 des conceptions critiques concernant la communication et les médias modernes. Il s'agit de Walter Benjamin et d'Antonio Gramsci. La pensée du premier a fait date avec l'essai *L'œuvre d'art à l'âge de sa reproductibilité technique* (1936) qui a ouvert en quelque sorte la critique de la culture développée par Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, les pères de l'École de Francfort. On connaît moins en France l'apport en la matière d'Antonio Gramsci, fondateur du parti communiste italien et l'un des tout premiers philosophes marxistes du XX^e siècle, aujourd'hui tombé dans l'oubli.

Théoricien de l'hégémonie et des appareils d'hégémonie à l'âge de la révolution passive qui menace de résorber la rupture révolutionnaire de 1917, Gramsci est capable à la fois d'élaborer une refonte du marxisme, critique de l'économisme, et du déterminisme des deux Internationales, en proposant une interprétation de Marx en termes de philosophie de la praxis. Celle-ci est inséparable d'analyses différenciées d'une incomparable diversité. Sont ainsi étudiés dans le réseau complexe et inachevé des *Cahiers de prison* (rédigés entre 1929 et 1936), sous l'égide d'une recherche sur les intellectuels italiens, les thèmes suivants : l'État libéral et post-libéral, les transformations du capitalisme repérées sous la rubrique « fordisme et américanisme », la culture dominante et dominée et ses pathologies, la fonction des intellectuels traditionnels et modernes, la littérature nationale-populaire, la langue et la grammaire dans la même perspective nationale-populaire, le folklore et le sens commun, le journalisme contemporain. Ces thèmes sont pris dans une vision de l'Histoire se faisant au sein de la lutte d'hégé-

monie entre conception bourgeoise-capitaliste et conception communiste. La recherche est nourrie d'une vaste culture historique comparative, instruite en particulier des processus révolutionnaires et contre-révolutionnaires modernes (Réforme, Renaissance, Révolution française, Risorgimento italien, Révolution soviétique, fascismes). Toute la grande philosophie, européenne et italienne, est ainsi sollicitée, Hegel, Marx, Croce, Gentile, les pragmatismes américain et italien, et avec elle sont interrogés les politiques et les historiens, Machiavel, les jacobins français, Cuoco, Sorel, de Sanctis, Mosca. Le marxisme de Lénine est ainsi confronté au réductionnisme du marxisme-léninisme critiqué en la personne non triviale de Boukharine.

Gramsci, journaliste socialiste et communiste : culture et politique

Si Gramsci a été beaucoup étudié dans les années 1955-1980 au point de devenir l'Italien le plus cité dans les pays anglo-saxons, faible a été l'intérêt pour le traitement gramscien des moyens de communication, d'information et de formation de l'opinion publique. Et pourtant la matière est riche.

Gramsci a d'abord été un exceptionnel journaliste, comme Marx et Lénine. En effet, sa vie de militant a été dès sa jeunesse celle d'un chroniqueur culturel et politique dans les journaux socialistes. Entre 1913 et 1917, il collabore à l'*Avanti*, national et turinois et à la *Gazetta del popolo*. La révolution russe le persuade d'abandonner de brillantes études universitaires de linguiste et de se consacrer au militantisme communiste en fondant une revue éphémère mais originale, *La Città futura*

(1918-1919). Il est un des dirigeants du mouvement des conseils d'usine en 1921-1922 et leur penseur : ainsi est-il un des fondateurs et des rédacteurs principaux de la revue qui donne au mouvement son orientation, l'*Ordine Nuovo*. Acteur essentiel dans la rupture avec le parti socialiste, il participe organiquement à la création et à la rédaction de l'organe de presse du nouveau parti communiste, l'*Unità* et ce jusqu'à son arrestation et incarcération en 1926. Gramsci connaît donc le journalisme en professionnel et il en a aussi l'expérience technique, administrative et financière. Les *Cahiers de la prison* en portent la marque.

Une étude fine de ces conceptions en la matière s'imposerait. À défaut il est possible de caractériser l'activité de Gramsci, journaliste culturel et politique. Gramsci critique immédiatement la politique attentiste et platement réformiste et les conceptions déterministes et economicistes du parti socialiste. Il met en évidence la subalternité du parti et de ses dirigeants, petits intellectuels mesquins et bureaucrates, à la politique et à la culture des élites dirigeantes. Le socialisme n'a d'avenir que s'il prend en charge la totalité des manifestations vitales du peuple travailleur pour les transformer dans le sens d'une haute culture, analogue à celle de la Renaissance. L'Italie peut connaître un nouveau *Rinascimento*, le *Rinascimento* de la plèbe, des couches les plus humbles de l'humanité italienne qui font irruption dans la vie sociale et la lutte politique et qui sont susceptibles de se faire « *citoyens actifs, sincères, confiants en leur propre énergie* »¹.

L'activité de journaliste socialiste, puis communiste, doit se régler sur le but qu'est « une



conception du monde intégrale ». Elle a pour fonction de préparer, par delà la défense des intérêts corporatifs des classes subalternes, une volonté collective ; elle est un instrument de renouveau intellectuel et moral, mais aussi une forme de ce renouveau qui peut être nommé « religion », en entendant par là une conception du monde théorique et pratique, touchant les mœurs, les sentiments, les arts et le sens commun. La presse a une fonction pédagogique qui en fait une école. Elle doit actualiser les qualités nécessaires à cette tâche : clarté de l'écriture, souci permanent de la vérité historique, capacité de démystifier les lieux communs diffusés par la basse culture bourgeoise au moyen d'une écriture sans emphase en pratiquant l'art du sarcasme passionné, refus des manipulations de la propagande, précision dans l'argumentation. À sa manière, la presse militante doit réfléchir les qualités liées à la nouvelle civilisation, être non seulement un instrument mais un moment de « l'ordre nouveau ».

Le lien de cette presse à l'instrument essentiel que va être le parti politique suppose une mise en œuvre de la ligne politique. Les polémiques ne peuvent pas être conduites sans raisonnement, sans connaissances historiques. La presse politique de parti ne peut convaincre, mobiliser, que si elle développe une fonction interprétative des besoins des millions de citoyens ordinaires immergés dans la vie sociale, pris dans les opinions du sens commun, souvent encore ancrées dans une vision incohérente et superstitieuse de la réalité. Il s'agit de transformer la mentalité de cette masse en développant son intelligence historique, de lui permettre de mettre de « l'ordre » dans ses idées et ses pratiques, de retrouver une spon-

tanéité créatrice sur la base de cette auto-éducation dirigée, si l'on peut dire, l'éducateur se soumettant lui-même aux inévitables rectifications et corrections de sa pratique. Gramsci ne recule pas devant le sens apparemment conservateur de la notion d'ordre nouveau tant est aigu le sens de la discipline librement consentie, indispensable pour les transformations de la production et de la vie politique. Ces transformations sont impossibles sans la transformation intérieure des acteurs sociaux. L'ordre nouveau est celui d'un système complet d'institutions et de pratiques, il implique une nouvelle cohérence intérieure des agents de la transformation appelés à se transformer eux-mêmes en transformant leurs conditions de vie. *« Les socialistes ne doivent pas substituer un ordre à un ordre. Ils doivent instaurer l'ordre en soi. La maxime juridique qu'ils veulent réaliser est : possibilité intégrale de sa propre personnalité humaine concédée à tous les citoyens. Avec la concrétisation de cette maxime tombent tous les privilèges constitués. Elle contient un maximum de liberté avec un minimum de contrainte ».*

Si la lutte du parti a ses contraintes, celles-ci ne peuvent pas être séparées d'une préparation culturelle des masses qui a ses exigences propres. La culture existante ne peut relever d'une réduction idéologique contaminant la foi révolutionnaire. La culture existante a une dimension historique relativement universelle. Elle doit faire l'objet d'un inventaire critique et être assimilée en ses éléments consistants – langue, sciences, droit, techniques, arts, voire philosophie. Elle doit seulement se transformer au cours de cet inventaire critique en changeant de nature et de fonction. Elle ne peut plus être réservée à une élite

séparée, coupée des masses nationales-populaires. Celles-ci doivent se l'approprier en la transformant. Elle doit faire partie d'un nouveau sens commun et perdre chemin faisant sa nature de « savoir encyclopédique », destiné à la mémoire². La culture réelle est organique, elle est « *organisation, discipline de son propre moi intérieur, prise de possession de sa propre personnalité, conquête d'une conscience supérieure par laquelle on réussit à comprendre sa propre valeur historique, sa propre fonction dans la vie; ses propres droits et ses propres devoirs* ». Elle se nourrit de l'assimilation et de « la critique de la civilisation capitaliste ». Elle naît de la réflexion, « *d'une réflexion intelligente, d'abord de quelques hommes, puis de toute une classe sur les raisons de certains faits et sur les moyens les meilleurs pour les convertir d'occasion de vasalité en signal de rébellion et de reconstruction sociale* »³. La culture est l'impératif catégorique pour les travailleurs.

La presse socialiste, avant la prise de pouvoir et la réorganisation de la culture et en particulier la réforme de l'école, doit être cette école même dans la lutte. Elle doit pénétrer les syndicats et les partis des travailleurs. La presse doit accomplir un travail différencié : aux journaux quotidiens la diffusion des connaissances et leur exposition politique, aux revues la fonction de recherche. Mais partout elle doit se considérer comme moment d'une Association de culture dont Gramsci forme l'idée en 1918 : être la palette des discussions clés, affronter « *tout ce qui intéresse et pourra un jour intéresser le mouvement révolutionnaire* » dans un esprit de solidarité désintéressée, d'amour de la libre discussion, de désir de recherche de la vérité⁴.

La fonction de la presse est de transformer l'opinion publique dans le sens de la nouvelle civilisation en combattant la séparation entre gouvernants et gouvernés, entre intellectuels et gens simples. Elle ne peut accomplir cette tâche qu'en se faisant intelligemment didactique, en permettant le processus d'apprentissage populaire de l'autonomie, en favorisant la participation active contre l'imitation passive. Elle est résolument pédagogique en sollicitant l'interchangeabilité des rôles de professeur et d'élève. Partout doit régner « *le travail de discussion et d'investigation des problèmes auquel tous participent, tous donnent une contribution, dans lequel tous sont contemporanément maîtres et disciples* ». Tels sont les critères qui permettent d'évaluer les journaux bourgeois. La nouvelle presse est ainsi hantée par le refus de reconnaître la supériorité des intellectuels séparés qui entendent produire un consensus extorqué, fondé davantage sur la revendication d'« une autorité générique » que sur la qualité de l'information et sur la pertinence des analyses. Gramsci ne cultive pas la servilité devant les autorités existantes ; il perçoit que le poids de l'industrie journalistique investit la structure du journal en développant tout ce qui fait vendre, en orientant en ce sens le découpage de ses rubriques (faits divers, arts et littérature, suppléments en romans feuilletons). Le contenu et la forme ne sont pas séparables et la technique spécialisée est analysée. Gramsci insiste beaucoup sur le mode d'écriture en dénonçant le ton mélodramatique qui paralyse l'intelligence et maintient le lecteur dans une attitude de dépendance émotionnelle. Il tempère « la rationalité » d'une écriture claire et argumentée par une ironie décapante (le sarcasme). Il s'intéresse à la manière dont le public est visé.



Ce qu'il analyse à propos du théâtre vaut pour la presse. Il a compris avec rapidité que commence l'époque de la gestion capitaliste des activités intellectuelles et communicationnelles, que la dimension idéologico-politique se lie à la dimension industrielle et commerciale. Le besoin de culture des classes subalternes est menacé d'être satisfait de manière distordue et de se voir réduit au niveau des « instincts bestiaux » (goût de la violence, sensationnalisme sexuel, culte de la réussite à tout prix). Toute la culture – arts, littérature, école, presse – est ainsi concernée par le « maëlstrom capitaliste » qui recouvre la possibilité de l'autonomie intellectuelle et morale, en investissant l'organisation matérielle du medium presse et en faisant du medium une forme d'expression imposée en fonction d'autres objectifs, idéologiques et commerciaux.

Hégémonie et appareils d'hégémonie dans les Cahiers de prison

Gramsci revient sur ces thèmes dans les *Cahiers de prison*, mais en les intégrant dans une réélaboration d'ensemble. Il les reformule d'abord dans le projet d'une étude sur les intellectuels italiens pris dans la problématique de l'hégémonie. La thématique de la presse est présente dès le cahier 1 (§ 14, 38, 43, 55, 65), elle se poursuit dans les cahiers 3, sous la rubrique « revues types », non pas sous celle de la presse quotidienne. Ces notes des années 1929-1930 sont recopiées lors de la dernière phase d'élaboration de 1935 dans un cahier spécial, le cahier 24 intitulé *Journalisme* destiné comme d'autres à un essai spécifique non rédigé, dans la perspective d'un manuel pour une école de journalistes communistes. Ce cahier laisse de côté des notes tout aussi

importantes contenues en d'autres cahiers antérieurs : le cahier 8 (§§ 143, 147, 149, 195), le 14 (§ 62), le 16 (§§ 2, 4), et le 18 (§§ 7, 8, 57, 60, 110, 121, 143, 147, 195).

Malgré leur caractère fragmentaire, tous ces éléments montrent que la question de la presse est un thème central inscrit à la fois dans la recherche initiale d'« une histoire des intellectuels italiens » et dans la perspective de l'hégémonie des classes subalternes vouées à relever un défi historique sans précédent : se constituer en classe dirigeante créatrice d'une nouvelle culture intégrale. Le journalisme est le point 10 des essais que Gramsci se donne pour tâche de composer dans l'ultime plan qu'il présente dans le cahier 8 (§ 1, p. 936). Ajoutons que le matériau des cahiers est souvent constitué par les articles des journaux quotidiens et des revues lues en prison (voir la recension exacte donnée par l'édition Gerratana de la p. 3143 à la p. 3160).

Sur l'hégémonie

Le marxisme critique de Gramsci opère une profonde transformation de la théorie des rapports entre structure et superstructure qui récuse toute priorité abstraite à l'économie. Structure et superstructure font bloc, un bloc historique. Il s'agit de déterminer les relations internes singulières de ce bloc, ses tendances évolutives, ses possibilités concrètes de transformation en un autre bloc. Cette théorie est dynamique en ce qu'elle est envisagée du point de vue de l'action des forces historiques en lutte pour la constitution, le maintien ou la transformation de ce bloc. Telle est la lutte d'hégémonie qui enveloppe à la fois la domination dans les rapports socio-économiques,

la direction politique de l'État et de ses appareils, l'orientation de la culture intellectuelle et morale. Dès le cahier 1, § 44, Gramsci prend ses distances avec l'idée traditionnelle de l'hégémonie comme domination brute et élabore sa conception propre. *« Un critère historique sur lequel il faut fonder ses propres recherches est le suivant. Une classe est dominante de deux manières, elle est en effet "dirigeante et dominante". Elle est dirigeante des classes alliées, elle est dominante des classes adverses. Voilà pourquoi une classe avant d'accéder au pouvoir peut être "dirigeante" (et doit l'être), quand elle est au pouvoir elle devient dominante, mais elle continue à être dirigeante. [...] Il peut et il doit y avoir une hégémonie politique même avant l'accès au gouvernement, et il ne faut pas compter seulement sur le pouvoir et sur la force matérielle qu'il donne pour exercer la direction ou l'hégémonie politique »* (pp. 40-54).

La classe bourgeoise a commencé à obtenir l'hégémonie économique sur le terrain des rapports sociaux en dirigeant la production ; mais elle ne peut maintenir cette hégémonie que si elle conquiert l'hégémonie politique en conquérant l'État et ses appareils, en inventant une nouvelle pratique politique consentie par la constitution d'une nouvelle opinion publique. L'opinion publique présuppose une culture, une nouvelle manière d'organiser la vie quotidienne à partir d'un sens commun constitué de mêmes valeurs et de mêmes mœurs de masse. L'hégémonie est indissociablement culturelle, et de stratégique elle doit se faire technique. Quels sont en effet les instruments assurant la production et le maintien de l'hégémonie compte tenu de la différenciation souvent contradictoire de la classe dirigeante et

des formes diverses de résistance contre-hégémonique des classes adverses ?

Gramsci individualise immédiatement, dans le même cahier 1 au § 46 A (p. 56), *« l'activité scolaire avec tous ses degrés »*, le journalisme avec référence particulière aux « revues encyclopédiques spécialisées ». Il enrichit et spécifie la construction de l'hégémonie comme formation d'une conscience politique élargie et active. Le cahier 4 en établissant les trois moments par lesquels se forme une conscience collective de groupe, détermine la problématique développée de l'hégémonie : 1) le premier moment est nommé économique, voire économique-corporatif : un groupe professionnel ressent son unité à partir de sa fonction dans la production, il éprouve ses intérêts et ses besoins comme éléments identificatoires. Il lutte mais il demeure encore particulier et il ne s'est pas encore produit en extension comme « regroupement social » ; 2) Le deuxième moment est économique-politique : se pose la question du contrôle et de la définition de l'État à même d'assurer les conditions de la reproduction économique et sociale. Le regroupement social peut émettre des revendications en matière de droit, de liberté et d'égalité, en construisant une plus grande cohérence en sa diversité devenue expansive. Mais cela ne suffit pas ; 3) Intervient alors le moment politique au sens strict, c'est-à-dire éthico-politique. Le regroupement social se fait politique, non seulement en tant que parti, mais en tant que force capable d'entraîner des couches sociales au-delà de ses limites étroites de classe. Le regroupement social atteint la conscience que ses intérêts de groupe, corporatifs, *« peuvent et doivent devenir les intérêts d'autres regroupements subordonnés »* (cahier 4. § 38. 458).

L'éthico-politique renvoie aux mœurs partagées, aux conduites et aux habitus pratiqués, aux représentations devenues sens commun, à une conception du monde qui n'est pas seulement ensemble d'idées, mais actualisation et conception au sens de faire et d'agir pratique d'un monde humain doté d'une universalité relative. Cette conception se constitue comme acte de purification, de *catharsis*, de « passage de la pure structure aux superstructures complexes ». Elle n'est jamais stabilisée parce que le conflit la traverse et que des groupes émergent sur le terrain économique-corporatif et se portent candidats à une direction politique de la société qui est aussi direction intellectuelle et morale : elle entend penser, faire et agir en pensant un monde humain plus universel, le concevoir à tous les sens du terme. Ces groupes réalisent une autre unité économique et politique, intellectuelle et morale en se constituant en regroupement social fondamental.

Société civile, État et appareils d'hégémonie

L'hégémonie ne se réduit pas à un consensus simplement psychologique ou idéologique. Elle ne renvoie pas à la seule bataille des idées. Elle est une réalité qui se réalise, se matérialise en des institutions, des comportements, des pratiques. Elle se fait technologie sociale, elle se machine et s'appareille sous forme de société civile, d'État, d'appareils d'hégémonie, toutes sociétés qui ont prise sur les acteurs historiques. « *Dans une société donnée, personne n'est désengagé, et sans parti, pourvu que l'on entende organisation et parti au sens large et non formel. Dans cette multiplicité de sociétés particulières de caractère double, naturel et contractuel ou volontaire,*

une ou plusieurs [sociétés] prévalent relativement ou absolument, en constituant l'appareil hégémonique d'un groupe social sur le reste de la population ("société civile"), base de l'État conçue au sens étroit d'appareil gouvernemental-coercitif » (cahier 6 § 136, p. 800).

L'hégémonie se réalise en une nouvelle articulation entre État et société civile. Ces deux éléments sont distincts, mais non séparés ontologiquement. La société civile est davantage la sphère des activités qui se revendiquent des libertés individuelles que des rapports purement économiques. Elle est « la trame privée de l'État » indispensable à son fonctionnement. Inversement l'État ne se réduit pas à son appareil de coercition et à sa fonction de gestion centrale dans le système politique, il existe toujours de manière élargie en des appareils organisant la vie civile et produisant le consensus populaire donné à une forme de vie. « *Dans la notion générale de l'État, entrent des éléments qui sont à reconduire à l'action de la société civile, au sens, pourrait-on dire, que qu'État = société politique + société civile, c'est-à-dire hégémonie cuirassée de coercition.* » (cahier 6 § 88, pp763-64). Ou encore : « *Concept d'État. Par État on doit comprendre aussi outre l'appareil gouvernemental l'appareil « privé » de l'hégémonie, ou société civile.* » (cahier 6, § 132, p. 801). C'est l'État élargi qui est l'enjeu de la lutte de classes, lutte d'hégémonies. Cette lutte traverse également la société civile et les appareils d'hégémonie. Ceux-ci ont pour fonction d'assurer le contact et la communication entre État et société civile en organisant les fonctions sociales dans le sens d'une direction définie. C'est en ce milieu que se forment les intellectuels, ces commis de l'hégémonie

La presse comme appareil d'hégémonie dans les Cahiers de prison

La presse d'opinion

Fait donc partie de l'hégémonic la production d'une opinion publique promouvant la forme de vie hégémonique conforme aux orientations intellectuelles et morales de la classe dirigeante, capable d'identifier les questions vitales et de définir les solutions conformes. La presse – quotidiens et revues – doit être considérée comme un appareil d'hégémonie décisif aux côtés de l'appareil scolaire, elle est un élément de la technologie sociale de l'hégémonie. « *L'État quand il veut commencer une action peu populaire, crée préventivement l'opinion publique adéquate, c'est-à-dire organise et centralise certains éléments de la société civile* » (cahier 7, § 83, p. 914). Les journaux quotidiens font ainsi la médiation entre les forces économiques et sociales qui les financent et les forces politiques chargées de poser et de résoudre les problèmes de la société civile et de l'État. Ces forces politiques incluent les partis et fractions de partis, diverses associations distinctes de l'appareil politique au sens étroit, mais capables d'élaborer et de diffuser une politique au sens large, telles la franc-maçonnerie, les églises et les confréries religieuses, le Rotary, les syndicats et les associations corporatives. La représentation politique des forces fondamentales n'est pas une nomenclature mécanique, terme à terme : diverses expressions politiques sont possibles, voire concurrentes, et les arbitrages s'imposent.

La fonction de la presse quotidienne d'opinion est d'assurer cette représentation organique et

polymorphe en produisant une mise en forme à la fois politique, morale et intellectuelle des enjeux et des questions vives. Les grands journaux débordent la forme parti qui a leur faveur et qui a un lien indirect aux forces sociales fondamentales. Ils intègrent les intérêts, les préoccupations des forces sociales arriérées ou minoritaires, neutralisent ou filtrent les intérêts des classes subalternes modernes en lutte pour l'hégémonie, et bien sûr, combattent leurs revendications incompatibles avec la conception du monde dominante. Ainsi forment-ils l'opinion publique. « *L'opinion publique est le contenu politique de la volonté publique qui pourrait être discordante : c'est pour cela qu'existe une lutte pour le monopole des organes de l'opinion publique : journaux, partis, parlement, de manière qu'une seule force modèle l'opinion et donc la volonté politique nationale et dissémine les désaccords dans une poussière individuelle et inorganique* » (cahier 7, § 83, p. 915).

Les appareils d'hégémonie – partis, parlement, presse d'opinion – permettent à l'État de se poser en « État éthique » dont la tâche est de créer un « conformisme de masse », en capturant la spontanéité des éléments susceptibles de transformer la société civile selon un autre conformisme. Ce conformisme relève d'une fonction quasi-pédagogique. L'État est éducateur de conformisme. L'appareil scolaire en tous ses degrés entre en jeu à ce niveau aussi comme appareil idéologique clé. « *Les idées et les opinions ne « naissent » pas spontanément dans le cerveau de chaque individu, ils ont eu un centre d'irradiation et de diffusion* » (cahier 9, § 69, p. 1140). L'État se constitue en centre des centres d'irradiation par la détermination moléculaire des appareils d'hégé-



monie et il devient capable de produire par leur médiation les mœurs conformes à la forme de vie capitaliste en sa phase monopoliste. « *Tout État est éthique pour autant que l'une de ses fonctions les plus importantes est d'élever la grande masse de la population au niveau intellectuel et moral et donc aux intérêts des classes dominantes* » (cahier 8, § 179, p. 1049).

L'appareil d'hégémonie que constitue la presse d'opinion se définit par la qualité du conformisme qu'elle vise. Gramsci est très attentif à la politique subtile conduite par les grands journaux italiens dont il souligne la supériorité en technologie politique et culturelle sur les journaux français comparables. Ainsi analyse-t-il le *Corriere della Sera* de Milan, la *Stampa* de Turin et bien d'autres. Il s'attarde sur le *Corriere* en raison de son primat en Italie.

Le quotidien milanais est originairement l'organe des industriels du textile du Nord, il soutient l'industrialisme en prenant en compte l'unitarisme national, mais il n'épouse pas les thèses de l'ultranationalisme fasciste. Conservateur au sens d'anti-révolutionnaire, il tente avec prudence de « recréer l'unité démocratique sur un plan politico-culturel » relativement élevé. Il est de même toujours avec modération, laïque. Sa tâche, après la guerre et après les mouvements d'insurrection ouvrière, est de participer à la reconstruction de l'unité nationale. Il soutient l'autoritarisme mussolinien de manière conditionnelle, mais il lui importe surtout d'organiser intellectuellement et moralement, une élite capable d'exercer une fonction « normale » de direction (cahier 8, § 7, p. 941). Il a eu le mérite singulier d'inventer une technique journalistique au-delà du populisme et du na-

tionalisme en intégrant le journalisme d'information dans le journalisme d'opinion : correspondants à l'étranger, qualité des pages économiques et culturelles, rubrique scientifique, excellent niveau des responsables de rubriques, pratique des recensions, art de composer les opinions contradictoires, usage du roman feuilleton pour fidéliser le lectorat populaire et féminin. Attentif aux fractionnements des partis organiques fondamentaux (libéraux, républicains, catholiques, socialistes), il permet la confrontation argumentée de tous, il suggère les compromis nécessaires et il joue en définitive le rôle d'un état-major du parti organique qui se détache de tous les partis composants, le parti organique de la bourgeoisie entrepreneuriale et bancaire. « *Souvent l'état-major du parti organique n'appartient à aucune de ces fractions, mais œuvre comme s'il était une force directrice par soi, supérieure aux partis et quelquefois aussi il se fait croire comme tel par le public. Cette fonction peut s'étudier avec une précision plus grande si l'on part d'un journal (ou d'un groupe de journaux) ou d'une revue (ou d'un groupe de revues). Tous sont eux-aussi des « partis » ou des « fractions de parti » ou « fonction d'un parti déterminé »* (cahier 17, § 37, p. 1939).

Un tel journal – on pourrait étendre l'analyse au *Monde* par exemple – exerce un rôle politique en se présentant comme exerçant une fonction non directement politique, mais véridative « *comme purement « éducative », moraliste, de culture* ». Cette fonction est celle qu'exercent les partis traditionnels dirigés par des hommes de culture, qui entendent occuper le point de vue de l'idéologie générale identifiée à la culture universelle et qui ainsi cimentent le parti organique non formelle-

ment existant au-dessus des diverses fractions existantes. Un tel journal, parti organique, révèle en tant qu'il est éducateur, la dimension pédagogique de l'hégémonie.

La presse d'information et la production émotionnelle d'un consensus irréflecti

L'appareil d'hégémonie de la presse ne se limite pas à la seule presse d'opinion, il inclut la presse d'information comme son instrument à usage populaire. Cette distinction est idéal-typique, et certes les types idéaux n'existent pas à l'état pur : tout quotidien d'opinion est peu ou prou porteur d'information, comme tout quotidien d'information est subrepticement créateur d'opinion. Néanmoins la distinction permet de prendre en compte les journaux qui entendent surtout satisfaire un public plus large, sans grande culture, fait de gens simples issus des classes non dirigeantes, donc subalternes.

Gramsci esquisse alors une sociologie critique du lectorat en relation à l'hégémonie. Les journaux d'opinion avec leur fonction de parti politique au-dessus des partis existants sont destinés à une élite d'hommes cultivés, politiquement conscients et souvent tentés par l'action politique. Ceci explique que « *les journaux purement politiques n'ont jamais pu avoir une grande diffusion (à l'exception de certaines périodes d'intenses luttes politiques) : ils étaient achetés par des jeunes, hommes et femmes, sans trop grandes préoccupations familiales, qui s'intéressaient fortement à la fortune de leurs opinions politiques, et cela pour un nombre de familles caractérisées par la forte compacité de leurs idées* » (cahier 21, § 5, p. 2115). Ce lectorat occupe par

ailleurs la partie supérieure de l'appareil d'hégémonie scolaire (lycées, universités, instituts supérieurs) et il appartient aux éléments dirigeants. Il s'inscrit simultanément dans ce que l'on pourrait appeler la partie supérieure de l'appareil d'hégémonie communicationnel. Il a un rôle qui n'est pas simplement passif, mais actif en ce qu'il participe à la production de l'hégémonie des classes dirigeantes, à titre d'intellectuel.

Par contre les journaux d'information ne forment aucune élite puisqu'ils sont destinés aux classes subalternes, à celles qu'il faut hégémoniser de manière efficace, en évitant de les mettre en condition de se constituer en acteurs politiques. Pour cela il suffit d'exploiter les conditions objectives liées à leur statut de subalternes. Il faut satisfaire la tâche d'information en la surdéterminant par des jugements naturalisés comme sens commun. Le journal d'information destiné à « l'homme du peuple » « *offre quotidiennement à ses lecteurs les jugements sur les événements en cours en les ordonnant et les rangeant sous diverses rubriques* » (cahier 8, § 110, p. 1005). Il n'a pas à réaffirmer et défendre une opinion en discutant les opinions contradictoires. Il émet des jugements censés aller de soi, dit les faits, sans analyse, sans argumentation. Faciles à lire, ces journaux sont écrits de manière hâtive par des journalistes souvent médiocres. Les articles sont improvisés, semblables et relèvent d'un art oratoire sommaire permettant de plaire et de persuader. Ils orientent l'écrit vers la conversation orale. De tels journaux se dispensent des rubriques culturelles, scientifiques, des recensions, des articles de fond, ils donnent beaucoup de place à la rubrique des faits-divers à sensation, aux chroniques locales, aux romans feuilletons, et développent une concep-



tion simpliste de la vie historique faite de clichés nationalistes, de préjugés religieux, de folklore désincarné. Ils s'adaptent à « l'homme du peuple » tel qu'il est conditionné par sa subalternité. « *L'homme du peuple* » n'achète qu'un seul journal, quand il en achète : le choix du journal n'est pas personnel, mais il est souvent celui du groupe familial : les femmes pèsent beaucoup dans le choix du « beau roman intéressant » (cahier 21, § 5, p. 2115).

La presse d'information est la partie inférieure de l'appareil d'hégémonie communicationnel ; elle est destinée au public qui dans l'appareil scolaire occupe le réseau inférieur des écoles primaires ou professionnelles. Autant dire qu'il s'agit des couches destinées à subir passivement l'hégémonie réduite à ses éléments les plus passionnels, les plus stéréotypés, les plus irréfléchis. Il ne faut pas croire cependant que l'homme du peuple fasse sienne la conception du monde qui lui est inculquée parce que celle-ci est trop éloignée de ses soucis, de sa condition sociale et de ses revendications et qu'il conserve de la méfiance à l'égard de ceux qui se disent savoir. Il résiste sourdement. Mais lui fait défaut le moyen d'argumenter, d'interpréter les faits dans le sens d'une lutte pour une hégémonie des masses subalternes, lui fait défaut une presse capable de culture et de critique, une presse qui soit appareil d'hégémonie pour un autre État ouvert à la possibilité d'une autre direction de la vie sociale, politique, intellectuelle et morale. L'homme du peuple est en situation de fragilité comme le prouve ce qui se passe en période de crise politique majeure.

La formation du conformisme se différencie et elle est commandée simultanément par la nature capi-

taliste des organes de presse. Il s'agit d'entreprises qui tendent souvent au monopole et qui utilisent la rhétorique du sensationnel, du divertissement, du scandaleux pour augmenter le tirage.

La presse d'opinion ne peut davantage s'abstraire de ce contexte et recourt par exemple, à la publication de romans feuilletons pour se vendre. « *Les journaux sont des organismes politico-financiers et ils ne se proposent pas de diffuser les belles-lettres dans leurs propres colonnes, si ces belles-lettres font augmenter le coût. Le roman feuilleton est un moyen pour diffuser au sein des classes populaires, ce qui signifie succès politique et succès financier* » (cahier 21, § 4, p. 2115).

Crise de l'hégémonie communicationnelle et transformation de l'appareil

Venons-en à la crise de l'appareil d'hégémonie communicationnel. Rien n'est assuré en effet. Une crise grave d'hégémonie peut se manifester comme en témoigne la crise fasciste qui implique une relative rupture des forces libérales face à la contestation ouvrière et à la montée des solutions dictatoriales. Les appareils d'hégémonie ne peuvent plus exercer la fonction « normale » de médiation entre les grandes masses mises en mouvement et les appareils politiques. Se produit une oscillation entre despotisme central et désagrégation sociale. La crise d'hégémonie politique prend une forme communicationnelle. Les classes dirigeantes, si elles sont menacées, investissent l'appareil d'hégémonie communicationnelle inférieur, elles inventent des techniques émotionnelles que relaie un autre média, la radio, et elles démultiplient la puissance rhétorique de la per-

suasion orale, en court-circuitant le média encore trop réflexif de la presse écrite. Se donne alors une possibilité inédite, celle de « *susciter de manière extemporanée des mouvements de panique ou d'enthousiasme fictif qui permettent la réalisation de buts déterminés pour les élections par exemple* » (cahier 7, § 104, p. 929).

Cette crise a pour cadre le caractère représentatif du régime politique. Les consultations électorales qui ont lieu tous les trois ou cinq ans, se gagnent souvent en jouant sur les émotions et ont désormais un caractère aléatoire. Les élections passées, la masse électorale déçue « *se détache de la masse légale (pays légal n'est pas pays réel)* ». Une partie considérable de l'opinion publique et de l'électorat se révèle inorganisable, surtout si les syndicats sont réprimés. L'effervescence de l'opinion augmente en faisant comme à la bourse « un boom ». Ainsi se produit une conjoncture favorable aux coups de main électoraux ou autres. Une presse fondée sur l'émotion et la peur se développe relayée par la radio, ce média oral nouveau. Cette presse est un élément de crise et joue la dictature contre la désagrégation pour la résoudre. L'analyse des appareils d'hégémonie inclut donc celle de leur crise et de leurs transformations au sein des contradictions historiques définissant la crise de la forme politique. « *Un des problèmes de technique politique qui se présentent aujourd'hui, mais que les démocraties ne réussissent pas à trouver le mode de résoudre est celui-ci : créer des organismes intermédiaires entre les grandes masses inorganisables sur le plan professionnel (ou difficilement organisables) et les syndicats professionnels, les partis, et les assemblées légitimes* » (cahier 7, § 103, pp. 929-30).

Cette crise des années trente a pour autre signe l'émergence du média oral nouveau qu'est la radio qui devient instrument incomparable de propagande, infiniment plus efficace que la presse d'information avide d'émotions porteuses de désagrégation politique ou que les journaux de propagande au service des forces de répression. Le point haut des *Cahiers de prison* est atteint dans une interrogation sur les limites historiques du média de la presse écrite en crise d'hégémonie politique. Certes Gramsci dit peu de chose sur la radio, surtout si on le compare aux analyses de la théorie critique de la même époque. Mais il touche l'essentiel en soutenant que la crise de l'appareil du média écrit (apparition d'un journalisme de pure manipulation émotionnelle ou de propagande irrationnelle, primat de la radio) signifie une inversion historique de la domination moderne de l'écrit sur l'oral, de l'argumentation plus ou moins rigoureuse sur la conversation et sur la rhétorique verbale de la persuasion. La puissance de la radio est le symptôme et la forme majeure de cette inversion.

Citons le texte décisif du cahier 16 (§ 21, p. 1891) : « *Il est certain que le processus de civilisation intellectuelle s'est développé pour une période très longue spécialement sous la forme oratoire et rhétorique, c'est-à-dire avec le secours nul ou trop rare des écrits : la mémoire des notions que l'on avait entendu exposer de vive voix était la base de toute instruction. Une nouvelle tradition commence avec l'humanisme qui introduit la composition écrite dans les écoles et l'enseignement ; mais on peut dire que déjà au Moyen-Âge avec la scolastique on critique implicitement la tradition de la pédagogie fondée sur l'art oratoire. [...] L'art de la presse a ensuite*



révolutionné tout le monde culturel, en donnant à la mémoire une aide de valeur inestimable et en permettant une extension de l'activité éducatrice inouïe. Dans cette recherche demeure implicite l'autre, celle des modifications qualitatives, non seulement quantitatives (extension de masse) apportées au mode de penser par le développement technique et expérimental de l'organisation culturelle. Aujourd'hui aussi la communication parlée est un moyen de diffusion idéologique qui a une rapidité, une aire d'action et une simultanéité émotive énormément plus vaste que la communication écrite (le théâtre, le cinématographe, et la radio, avec la diffusion par hauts parleurs sur les places publiques battent toutes les formes de communication écrite, du livre à la revue, au journal, au journal mural), mais cette action s'accomplit en surface, non en profondeur ».

Plus que d'une forme inférieure d'appareil d'hégémonie médiatique, il s'agit d'un autre média fondé sur le primat d'une néo-oralité qui fait de l'abandon de l'écrit, de la lecture, sa condition. Il s'agit d'un changement tout à la fois technique, social et culturel dans le processus *d'incivilamento intellettuale*, lourd d'une régression puisque se creuse l'écart entre ceux qui lisent et écrivent, pensent et dirigent et ceux qui ne lisent pas ou peu, qui n'écrivent ni ne pensent, qui sont seulement dirigés. Le nouvel appareil d'hégémonie se trouve déconnecté des gains historiques acquis en puissance de penser, il promet une rhétorique émotionnelle d'un nouveau type qui fait obstacle à la lutte pour une autre hégémonie des classes subalternes, qui empêche la production d'une réforme intellectuelle et morale de masse.

On peut faire l'hypothèse que cette analyse de la crise peut valoir aussi pour l'État où s'est effectuée la rupture révolutionnaire et où prévaut inévitablement encore un régime autoritaire : Gramsci pense à l'Union Soviétique des années trente. Là il est devenu difficile d'éviter la dérive vers une forme de conformisme passif, entretenu par un appareil hégémonique communicationnel obligé de recourir à sa manière, à la presse de propagande et à ses simplifications émotionnelles, à la radio et au cinéma. La critique faite du dogmatisme de Boukharine, un des meilleurs théoriciens soviétiques des années trente, confirme cette hypothèse. Le texte fondamental pour nous du cahier 16, § 21 (intitulé significativement « art oratoire, conversation, culture ») met en cause l'*Essai populaire de sociologie* de Boukharine : « *Quelques-unes des observations précédentes ont été suggérées par la lecture de l'Essai populaire de sociologie qui est affecté précisément par toutes les déficiences de la conversation, de la facilité argumentative propre à l'art oratoire, de la faiblesse de la structure en matière de logique formelle* » (1892).

Le « journalisme intégral » comme tentative de création d'un nouvel appareil d'hégémonie communicationnelle : le cahier 24

Épuré de ses éléments de déterminisme et de mécanisme (ceux du marxisme-léninisme soviétique), le matérialisme historique devient philosophie de la praxis. Pour cette dernière, l'école et les médias sont des appareils d'hégémonie qu'il faut révolutionner en les articulant à l'action de cet autre appareil qu'est le parti (communiste). Cette articulation signifie lutte pour un nouvel État éthique. Parti et État n'ont

pas à construire l'unité et la discipline des classes subalternes par les moyens de la force seule. Ils doivent éviter autant que possible le centralisme bureaucratique, la propagande, et empêcher une pratique monolithique de la culture et de la presse.

Le cahier 24 est consacré à définir sous la forme d'un petit manuel (*manueletto*) de journalisme ce que devrait être la pratique d'un « journalisme intégral » dans la perspective d'une hégémonie des classes subalternes en lutte pour la disparition de la division entre dominants et dominés, dirigeants et dirigés, simples et intellectuels. Il faut immédiatement noter que le programme gramscien d'école de journalisme ne concerne pas directement les quotidiens d'opinion, mais les revues capables de développer la nouvelle culture hégémonique, de former les intellectuels organiques de la nouvelle classe candidate à l'hégémonie. Ces intellectuels sont modernes, non traditionnels, et ils structurent les fonctions sociales décisives de la production et de la culture dans le sens d'un nouveau bloc historique. Les journalistes sont de tels intellectuels aux côtés des techniciens, ingénieurs, enseignants. On peut supposer que les journaux d'opinion devraient se modeler sur ces revues, en tenant compte de la spécificité de leurs lecteurs populaires. Ceux-ci sont appelés à s'élever au niveau de la grande culture qui demeure la culture humaniste de l'écrit et de la composition écrite, culture anti-oratoire et anti-rhétorique, anti-propagande.

Gramsci ne fait pas table rase de la culture « bourgeoise » disponible, il la prend pour référence et objet de critique tout à la fois. Ainsi précise-t-il qu'il ne s'agit pas de prendre en considération les revues spécialisées (comme *la Critica* de

Croce, ou *la Rivista storica*, ou *Politica*). Il s'agit de produire une revue critico-historico-bibliographique (comme le *Leonardo* de Rossi, ou l'*Unità* de Salvemini). Comme toute revue, la nouvelle « participe à l'élaboration nationale unitaire d'une conscience collective et homogène » (cahier 24, § 3, p. 2267). Mais elle se rapporte à un ensemble de couches sociales qui ne peuvent se satisfaire de la répétition des besoins existants des couches dominantes. Ce sont bien au sens large les couches subalternes qui doivent pouvoir identifier leurs besoins culturels et leurs tâches pour s'unifier puisqu'elles sont d'abord fragmentées, en produisant effectivement une homogénéité qui n'est que potentielle. « Il semble opportun (eu égard aux fins méthodologiques et didactiques) de présupposer une autre situation : qu'il existe comme point de départ un regroupement culturel (au sens large) plus ou moins homogène, d'un certain type, d'un certain niveau et en particulier défini par une certaine orientation, générale et qu'on veille à faire de ce regroupement un levier pour construire un édifice culturel complet, autarcique en commençant [...] par la langue, par le moyen d'expression et de contact réciproque » (cahier 24, § 1, p. 2259).

La finalité immédiate de la revue est culturelle, et médiatement politique. Il s'agit de « donner satisfaction aux exigences d'une certaine masse de public qui est plus active intellectuellement, mais qui est encore à l'état potentiel, qu'il importe d'élaborer, de faire penser concrètement, de transformer, d'homogénéiser, selon un processus de développement organique qui conduise du simple sens commun à la pensée cohérente et systématique » (cahier 24, §3, p. 2263). Gramsci entre dans « la technique journalistique »

spécialisée en énonçant les conditions nécessaires à la réalisation d'une telle revue. La revue doit disposer d'une orientation intellectuelle unitaire, s'adresser à un public connu qui n'a pas d'habitus scientifique, mais qu'il faut aider à développer intellectuellement. Elle doit procéder à l'examen analytique des œuvres pertinentes pour une question donnée, se fonder sur des raisonnements en forme qui conduisent à de nouveaux concepts. Gramsci indique même dans le détail les rubriques indispensables qui constituent une méthodologie relevant à la fois de la philologie et de la philosophie (pour évoquer la distinction de Vico).

Ces rubriques sont au nombre de sept : 1) Un dictionnaire encyclopédique politico-scientifique-philosophique. Chaque numéro pourrait publier une monographie de caractère encyclopédique exposant les concepts relatifs aux thèmes traités, en rapport toutefois avec l'actualité ; 2) Une rubrique biographique consacrée aux personnalités qui peuvent intéresser la culture générale d'une couche sociale déterminée ; 3) Une rubrique consacrée aux autobiographies politiques et intellectuelles d'individualités qui ont construit une personnalité historique supérieure dont la valeur formative doit être évaluée ; 4) L'examen critique, historique et bibliographique des situations régionales, des organismes géopolitiques et géoéconomiques, des problèmes généraux de culture ; 5) Le dépouillement systématique des journaux et revues pouvant intéresser les rubriques fondamentales ; 6) La recension des livres en distinguant ouvrages à signaler et ouvrages à analyser de manière « critico-intensive » ; 7) Le dépouillement critique d'ouvrages, ordonné par arguments ou groupes de questions concernant la conception du monde que la revue contribue à

construire (cahier 24, § 3, p. 2267).

On est bien loin de la propagande totalitaire ou de la manipulation et on mesure le haut niveau d'exigence de ce programme. Le journaliste à former se caractérise par une capacité intellectuelle d'analyse qui en fait un politique actif. Gramsci, en un texte du cahier 6, évoque les qualités d'un responsable de chronique d'un journal citadin et précise les qualités techniques requises. « *Comprendre et analyser la vie organique d'une grande cité* », c'est-à-dire en définitive avoir la capacité d'exercer des responsabilités publiques comme préfet, président du conseil général (§ 106. 778). Ou encore : « *En général les fonctions d'un journal devraient être mises en équivalence avec les fonctions dirigeantes correspondantes de la vie administrative* » (*idem*).

Ce politique actif n'est lui-même possible que s'il se forme comme philosophe et philosophe de la praxis, puisque toute analyse de problème, de situation est une affaire d'identification et de différenciation logique concrète, de dialectique. « *Trouver l'identité réelle sous la différenciation et l'opposition apparente est plus délicat, c'est le don incompris, mais essentiel du critique des idées et de l'historien du développement historique. Le travail éducatif-formatif qu'accomplit un centre homogène de culture, l'élaboration d'une conscience critique que le centre promeut et favorise sur une base historique déterminée contient les prémisses concrètes pour cette élaboration ; il ne peut se limiter à la simple énonciation théorique des principes "clairs" de méthode. Cela ne serait que pure action de "philosophes" du XVIII^e siècle. Le travail nécessaire est complexe et il doit être articulé et gradué ; il*



faut qu'il y ait la déduction et l'induction combinées, la logique formelle et la dialectique, l'identification et la distinction ; la démonstration de l'erreur, mais non pas in abstracto, mais in concreto, sur la base du réel et de l'expérience effective » (cahier 24, § 3, p. 2268)

C'est sans doute beaucoup demander, mais l'hégémonie des masses subalternes n'existe qu'à ces conditions, que par la transformation de l'appareil d'hégémonie des médias. À défaut de ces conditions, la perspective hégémonique alternative s'évanouit pour laisser place à une transformation régressive de cet appareil. Celle-ci signifie davantage que l'échec de la révolution communiste, elle implique le risque d'une perte d'un acquis de civilisation, la perte de l'écrit et du « cerveau pensant. » Gramsci croise avec le devenir de l'appareil communicationnel une inquiétude du grand Vico, l'avènement d'une « barbarie de la réflexion » qui serait le résultat du capitalisme historique. À bon entendeur, salut.

R · É · F · É · R · E · N · C · E · S

GRAMSCI Antonio, *Croniche Torinesi*, Einaudi, Torino – *La Città futura*, Einaudi, Torino – *Quaderni del carcere*. Einaudi Torino édition critique de Valentino Gerratana. Je cite cette édition et traduis. En français, *Cahiers de prison*, Gallimard, Paris.

Ouvrages en français : A. TOSEL (dir.), *Modermité de Gramsci ?* Annales Littéraires de Besançon, Belles Lettres. 1991. *Marx en italiques. Aux origines de la philosophie italienne contemporaine*. Mauvezin. Trans-Europ-Repress, 1995. On y trouvera une bibliographie détaillée dans ces divers travaux. Aujourd'hui, Gramsci est complètement délaissé en France.

Ouvrages italiens récents : BARATTA Giorgio, *Le rose e i quaderni. Il pensiero dialogico di Antonio Gramsci*. Carocci, Roma, 2003. BURGIO Alberto, *Gramsci storico. Una lettura dei Quaderni del carcere*. Roma-Bari. Laterza. 2004. FROSINI Fabio, *Gramsci e la filosofia*. Carocci, Roma, 2003. FROSINI Fabio et LIGUORI Guido, *Le parole di Gramsci*. Carocci, Roma, 2004. LOSURDO Domenico, *Antonio Gramsci. Dal liberalismo al « comunismo critico »*, Gamberetti, Roma. PETRONIO G. et PALADINI MUSITELLI Marina (dir), *Marx e Gramsci*, Manifestolibri, Roma, 2001. PALADINI MUSITELLI M., *Introduzione a Gramsci*, Roma-Bari, Laterza, 1996.

Les études classiques de P. Togliatti, N. Bobbio, V. Gerratana, L. Paggi, G. Manacorda, G. Nardone, C. Luporini, N. Badaloni, G. Vacca, L. Mangoni,



E. Garin, F. Ciliberto, F. Lo Piparol, G. Nancione n'ont rien perdu de leur importance. De même en France pour les recherches de J. Texier et Chr. Buci-Glucksmann.

N · O · T · E · S

1. « Il socialismo e l'Italia », *La Città futura*, 22/09/1917, p. 352.
2. « Socialismo e cultura », *Croniche Torinesi*, p. 100.
3. *Idem*, pp. 100-101.
4. « Per una associazione di cultura », *La Città futura*, p. 499.